

Discours de réception du titre de Docteur *Honoris Causa*

de l'Université Paul-Valéry, Montpellier 3

**par Yiannis E. Ioannou, Professeur de Littérature Française et Comparée
du Département d'Études Françaises et de Langues Vivantes de l'Université de Chypre**

Montpellier, vendredi 11 avril 2014, 16.00

Madame la Présidente de l'Université Paul-Valéry,

Chers Collègues,

Chers amis,

Mesdames et Messieurs,

Si je vais m'autoriser à vous parler un peu de ma personne, c'est uniquement pour mieux illustrer comment votre culture, la mienne, et ma culture, la vôtre, se sont rencontrées.

Quand, en 1975, je décidai de venir en France pour y effectuer mes études de Lettres Modernes, je ne parlais que quelques mots de français. Je venais d'achever mon service militaire et de sortir d'une guerre absurde. Un coup d'État fomenté par la junte militaire d'Athènes et des extrémistes chypriotes de droite contre le gouvernement légal de Chypre avait donné un prétexte à la Turquie pour envahir l'île. Je ne vais pas m'étendre là-dessus, les guerres sont toujours absurdes et ce n'est pas moi qui vous enseignerai Camus. Mais l'expérience d'une guerre menée avec des moyens absolument inégaux, celle d'une survie devant beaucoup au hasard, du désastre et des impasses terribles qui se sont ensuivis, m'avaient armé d'une volonté irrépressible. J'allais me consacrer à l'étude des Lettres Françaises dont j'aimais déjà les grands classiques, lus seulement en traduction. Et pour cela, il me fallait apprendre la langue, en partant presque de zéro.

Comme je n'avais pas trouvé de vol direct pour ma destination, je pensais, en arrivant à Paris, prendre un taxi pour Lyon... C'est ce qu'on faisait dans mon île. Avec les 1200 dollars en poche pour le semestre, somme énorme à mes yeux, je considérais la chose comme tout à fait naturelle. Heureusement, ramené à la réalité par un passager français dans l'avion, j'ai passé ma première nuit près de la Gare de Lyon dans un hôtel à 36

francs le lit. C'était l'hôtel le moins cher qu'un étudiant avait trouvé pour moi, autre samaritain français à qui je m'étais adressé dans la rue. Il s'est chargé de ma grande valise et moi de ma guitare et de mon grand sac. Arrivé à Lyon par le train et non en taxi –heureusement–, je me présente le 10 octobre 1975 au Secrétariat des **Cours aux Étudiants Étrangers**, tous mes bagages en main, afin qu'ils me montrent ma chambre. Surprise! Ils n'avaient ni chambre ni désir d'en chercher une, les cours commençaient le 3 novembre et il fallait que je me trouve moi-même un logement. Ressorti du Secrétariat avec mes bagages, je demande encore à un étudiant français s'il connaissait une chambre à louer. Étonnamment, il n'en connaissait pas. Mais je pourrais dormir, me dit-il, dans sa camionnette et nous allions chercher ensemble. Au bout de deux jours de recherches et de deux nuits passées dans la camionnette, on trouve un SONACOTRA¹. Enfin installé, je me mets à travailler le français tout seul, avec Mager I et II, entre 10 et 12 heures par jour. J'avais juré d'apprendre à parler le français comme un Français le plus vite possible. Heureusement, une langue ne s'apprend jamais en un an, même pas en une vie. Au bout d'un an aux cours pour étudiant étrangers, j'avais tout de même obtenu de bons résultats, en tout cas suffisants pour m'inscrire en Lettres! Mais les premiers partiels étaient un désastre. Mon professeur de stylistique, Monsieur Eustache, partant de la note zéro, avait déjà fait passer les trois quarts de l'Amphithéâtre avant d'arriver à ma note : 3 sur 20 avec le petit commentaire « ce n'est pas mauvais pour un étranger » ! En Littérature cela allait nettement mieux : entre 5 et 9! J'étais désespéré. Avec le peu d'argent qui me restait, j'avais acheté toute la bibliographie donnée en cours. Et me revoici peinant pendant des heures afin de comprendre ce qu'il fallait faire pour arriver jusqu'à la note magique de 10 sur 20. Plus tard j'obtenais des 12, 13 et 14 mais à quel prix!

Ainsi commença pour moi la découverte de mondes fascinants : les grands classiques, Baudelaire, Rimbaud et les maudits, Valéry, les surréalistes, Malraux, les existentialistes, la littérature de l'absurde, la langue et la littérature médiévales que j'ai fini par adorer, récitant par cœur en ancien français des vers de Perceval le Gallois et de La Prise d'Orange. C'était aussi la découverte d'un système éducatif unique qui, loin d'être élitiste ou démagogique, était fondé sur les valeurs fondamentales de la Démocratie et de la justice sociale, tout en dispensant des enseignements de haut niveau. Chacun avait sa chance, mais seuls avançaient ceux qui le méritaient, qui étaient doués, qui travaillaient. Un système de notation qui me parut d'abord cruel, mais qui proposait

¹ Pour les plus jeunes, c'est la Société nationale de construction de logements pour les travailleurs, l'ancêtre de l'actuelle ADOMA.

une perspective toujours ouverte, inépuisable, infinie de connaissance scientifique, de connaissance tout court! Curieusement je retrouvais ma propre culture puisque je pensais sans cesse à Ulysse et à ce voyage vers la maturité et la connaissance que Constantin Cavafy avait su si bien restituer dans son poème *Ithaque*. Je pensais surtout à l'homme le plus sage de tous les temps, à Socrate : «*Εν οίδα ότι ουδέν οίδα, Je ne sais qu'une chose, que je ne sais rien*».

J'avais bien appris le français académique mais il me restait encore les nuances, le français familier, la langue orale, les expressions, les proverbes. Lorsque par exemple, lors de mon troisième travail au noir, - et je dois mes excuses à l'État Français,- celui de veilleur de nuit dans un petit hôtel, le patron m'expliquait que les chambres 110 et 115 étaient réservées « aux filles », j'avais compris que ses filles n'avaient pas d'appartement et qu'elles venaient dormir à l'hôtel... Sans compter l'argot, que j'avais d'abord rencontré lors de mon premier travail au Marché Gare. Quand le policier Gérard qui résidait dans le même SONACOTRA que moi m'a avoué qu'il était «poulet», j'ai cru qu'il avait trop bu et qu'il se prenait pour un volatile et moi de le consoler, moitié en anglais moitié en français, de peur qu'il s'envole par la fenêtre du 5^e étage. Mais c'est surtout chez les producteurs de cerises, de fraises et de poires que je m'entraînais. Le soir dans leur cave, après une journée épuisante, entre dégustation de vins et d'**eau de vie**, quelle expression dionysiaque-, Madame m'enjoignait de cesser de parler comme un livre; ce qui d'une part me flattait, mais de l'autre m'indiquait le chemin qui me restait à parcourir dans cette extraordinaire aventure de l'acquisition d'une langue si sensuelle, si légère, si transparente. Afin de renforcer cette jouissance linguistique, je me mettais même dans un état d'abstraction totale par rapport à la compréhension rationnelle des mots et des phrases pour me livrer aux sons, à la musique, à l'intonation, à cette caresse amoureuse qu'est devenue pour moi la langue française. Exactement comme, lorsqu'en écoutant un morceau symphonique, on s'efforce de faire abstraction du reste de l'orchestre pour se concentrer à chaque fois sur un instrument précis qui, comme un *bateau ivre* nous fait voyager dans des mondes étranges, vierges, inexplorés. Comme dans cet autre poème, de Baudelaire, tous ces sons et ces couleurs se répondaient. Ainsi la langue française dans toute sa richesse était à la fois sens et son, musique et raison.

Mesdames et Messieurs,

C'est la raison pour laquelle je réagissais aussi, chaque fois que les Français eux-mêmes qualifiaient leur culture de rationnelle, de cartésienne. Non qu'elle ne le fût pas. Mais parce qu'elle n'était pas uniquement cela. Permettez-moi de vous confier que devant un comportement ou une attitude qui se voulaient rationnelles, j'ai toujours vu simultanément leur opposé, dans un mouvement dialectique qui encore une fois me rappelait ma propre culture. Être capable de louer la raison et au même instant de la contester de la façon la plus radicale, c'est concevoir l'être humain dans sa polyvalente plénitude. Et cette amplitude, que j'ai eu le bonheur de rencontrer dans la pensée et la littérature françaises, résultait à mes yeux d'une culture révolutionnaire au sens le plus créatif du terme. La révolte surréaliste et la mise en cause de la dimension cartésienne de la civilisation française et occidentale dévoilait justement cette autre face d'une même culture qui d'une manière ou d'une autre ne cessait d'invoquer, à côté d'Aristote, Dionysos, Apollon, Héraclite et à quêter ce point « de l'esprit où les contradictions cessent d'exister » comme disait Breton. Camus lui-même ne vient-il pas aussi, réactualisant la mythologie grecque, nous montrer les limites du pouvoir de la raison et son incapacité de faire face au problème fondamental de la justice? Et si l'on se tourne encore vers Baudelaire, vers les poètes maudits, les dadaïstes, Ionesco, vers les révoltés de mai '68 qui réclamaient tous l'imagination au pouvoir, n'y voit-on pas également certains des grands moments de la civilisation française dans toute sa vigueur contestatrice de l'empire de la Raison et du Rationalisme? C'est pour tout cela, justement, que les Lettres et la pensée françaises sont pour moi le spectacle émouvant, enivrant, stimulant, d'une civilisation qui puise sa créativité et sa vigueur de la contestation permanente d'elle-même. Au quotidien, cette image s'incarnait et s'incarne toujours chez mes amis français, les éternels râleurs, comme permettez-le-moi, le peuple français. Car il porte très haut sa liberté de parole et de pensée. Peuple à juste titre fier de ses réalisations, de sa culture, de sa langue et de ses arts, de sa République, de ses institutions, de son organisation sociale et en même temps contestateur de ce qui fait sa fierté même.

Voilà où je voulais en venir. À ce sens critique et autocritique, qui s'adonne volontiers à l'autodérision. Qui reconnaît de loin les mécanismes des propagandes officielles coutumières d'autres cultures, occidentales ou non. Descartes, certes, mais profondément enté sur Héraclite, sur Sophocle, sur tant d'autres aussi.

Ainsi contaminé par cette culture sainement critique d'elle-même, je m'enfonçais de plus en plus dans son riche terreau en même temps que je redécouvrais et revalorisais ma propre culture. C'est ainsi que mes travaux scientifiques ont témoigné d'une

préférence particulière pour les sujets de nature comparatiste. Je voulais en effet étudier et avant tout comprendre ce domaine de valeurs communes notamment entre la France et le monde grec. Comment ces idées, cet esprit, ces connaissances, ces attitudes ont pu fertiliser la culture grecque de la même façon que la Grèce Antique le fait toujours dans l'esprit français. Autrement dit, je voulais comprendre les mécanismes des transferts culturels et de l'interaction permanente de ces peuples.

Dans le domaine poétique, j'ai pu alors comprendre et montrer d'abord dans mes premiers travaux, la manière dont le poète grec Elytis a cristallisé ses choix idéologiques et esthétiques au contact de ce que j'ai appelé la généalogie pré-surréaliste, surréaliste et post-surréaliste, c'est-à-dire la tradition contestatrice française qui va de Rimbaud à Mai 68. Cela sans toutefois exclure ou sous-estimer les tendances allant dans le sens inverse, comme je tente de l'analyser dans un de mes ouvrages plus récent. Tel est le mallarméisme, qui par son éclectisme et son économie langagière mais aussi par ses recherches et ses expériences formelles vient façonner la matière poétique brute résultant d'un automatisme quasi surréaliste et conduire le poète grec à la constatation que « la technique ne peut avoir un sens que si elle atteint le point élevé de faire partie, elle aussi, du contenu »². Une thèse du nobéliste grec qui, au niveau esthétique, dévoile une des valeurs fondamentales de la modernité grecque et européenne. Le mariage parfait entre une architecture et une structure mathématiquement disciplinées et équilibrées et un contenu à apparence chaotique qui se renouvelle sans cesse pour se concrétiser dans `la révolution permanente des plantes et des fleurs` résulte justement de cette approche unitaire.

Le dialogue qu'il m'a été donné d'avoir avec les cultures française et grecque comme avec Elytis lui-même, à travers son œuvre et la correspondance écrite que j'ai eu la chance d'avoir avec lui, m'ont persuadé que ce point de vue multiple est redevable au pluralisme fondateur de la culture française que je tente toujours d'ailleurs d'approfondir de plus en plus dans mes travaux scientifiques autant sur Elytis que sur d'autres sujets. Un intertexte culturel inépuisable qui nourrit le processus évolutif des échanges, des influences et des emprunts et qui dans son expression synchronique cristallise à chaque fois l'ampleur diachronique de l'humanisme européen. Et nous aurions beaucoup à gagner si nous lisions les cultures du monde dans cette optique-là.

² Odysséas Élytis, *To Axion Esti*, 8^e Éd., Ikaros, Athènes 1974, p. 66

C'est d'ailleurs, cette approche plus large que j'adopte vis-à-vis de ce que l'on désigne par le terme de *francophonie* qui semble à mes yeux, aujourd'hui plus qu'hier, un terme réducteur. J'aurais préféré *Le monde de la culture française*. Car l'interpénétration culturelle suit des voies obscures et royales à la fois. Je n'en veux pour preuve, et en me limitant à Chypre, que la riche survivance de mots français dans mon dialecte rural. Quand j'y retrouve un mot comme **tsambra**, terme que mes parents et grands-parents employaient couramment, je songe inmanquablement à l'enrichissement survenu au contact de la langue des Lusignan. Sans compter le gain pour mes collègues historiens de la langue française qui, dépourvus de témoignages auditifs de l'évolution phonique de **camera** vers **chambre**, disposent là d'une confirmation de la forme et de la prononciation de ce mot au Moyen Age tardif, telles qu'elles ont été transmises par des paysans chypriotes, ces mêmes paysans rustres et illettrés que Rimbaud décrivait dans ses lettres aux siens. Ou quand mon grand-père, les nuits d'hiver chypriote, me demandait d'accrocher son **παρτασού** (par-dessus), c'est qu'il ne connaissait même pas le terme grec pour manteau. Et si j'ai rappelé les lettres de Rimbaud c'est que ses deux séjours à Chypre, qui n'avaient absolument rien de poétique, se révélèrent suffisants pour que le poète devienne une figure emblématique chez grand nombre de poètes chypriotes du 20^e siècle, au point que sa révolte soit mise en parallèle avec celle du peuple chypriote contre les britanniques. A souligner aussi qu'un poète populaire lui consacre un long poème. Sans parler de la présence des grands classiques dans la littérature chypriote qui, elle aussi, marque à jamais l'œuvre d'un grand nombre d'auteurs chypriotes. J'ai tenté d'analyser cette interaction dans une série d'articles publiés dans différentes revues et Actes de Colloques. Mais il reste beaucoup à faire.

Dans mes travaux les plus récents, l'approche comparatiste m'a également permis d'étudier la production littéraire chypriote de la seconde moitié du 20^e siècle et de constater, non sans étonnement, combien la poésie chypriote hellénophone de la contestation a été redevable aux mouvements de pensée européens et français en particulier, à cette culture de la contestation justement, dans un contexte qui n'était pas des plus favorables. Élargissant mon point de vue, je me suis penché depuis peu sur la production poétique turcophone de l'île pour arriver à un constat similaire : non seulement les émotions et les angoisses étaient souvent communes chez les poètes des deux communautés, ce qui est du reste assez compréhensible, mais elles émanaient d'un creuset culturel commun d'où la France n'était pas absente. Il me semble d'ailleurs évident que ce fonds commun pourrait constituer une base solide pour la solution du problème chypriote. En effet, dans la résolution de nos conflits et de nos guerres,

l'élément culturel n'a pour ainsi dire jamais été pris en considération, en tout cas pas suffisamment. En dépit de la théorie de Haddington, nous pourrions peut-être réduire sensiblement ces conflits si notre civilisation apprenait à regarder de plus près les éléments culturels qui unissent les peuples plutôt que les intérêts politiques qui les divisent.

C'est pourquoi, à la fin des années 80, j'ai décidé de participer, à la mesure de ma seule plume, au débat sur la nécessité de fonder une université à Chypre. Ce qui me frappait entre autres, c'était que les élites politiques et économiques de l'époque, dans leur majorité formées au Royaume Uni, ex-puissance coloniale et jusqu'à nos jours garante de l'indépendance de Chypre, soutenaient avec fanatisme l'adoption de la langue anglaise comme langue d'enseignement, ne voyant que l'aspect utilitaire de la question. Le débat avait failli se polariser entre nationalistes soutenant uniquement le grec et anglophiles soutenant l'anglais. Formé en France et gagné à ses principes, j'avais appris à respecter les langues, les cultures et les valeurs des peuples dans leur pluralisme, leurs particularités et leur richesse, contre toute forme d'aliénation ou d'uniformisation. J'avais donc réagi par plusieurs articles dans la presse, par des conférences et des prises de position dénonçant la nature néo-colonialiste de la thèse en faveur de l'anglais, et expliquant le droit des chypriotes de se former **chez eux** dans leurs langues respectives. Ainsi, je proposai comme langues d'enseignement les langues officielles du pays, le grec et le turc. D'autres m'ont par la suite rejoint. Finalement, l'Assemblée Nationale a voté en 1989 la loi de la première université publique, l'Université de Chypre avec comme langues officielles le grec et le turc, schéma adopté par la suite par les autres universités publiques. Loin de tout isolationnisme, la loi prévoyait la connaissance obligatoire d'au moins une langue internationale, la création d'une Bibliothèque de niveau international et, pour la nomination et la promotion des enseignants-chercheurs, la constitution de Commissions de Spécialistes composées de membres venant de trois pays différents. On peut être soi même et être en dialogue constant avec la communauté scientifique internationale. Pour moi, la langue d'enseignement de la seule à l'époque université à Chypre était une question de droit fondamental, de justice sociale, en un mot de dignité culturelle pour l'ensemble du peuple chypriote. Cette campagne a donné naissance à une série d'articles et à mon essai intitulé *Une approche idéologique de notre problème de langue*.

Plus tard, en tant que seul Professeur de langue et Littérature Française et Comparée à l'Université de Chypre, j'ai dû m'opposer parfois très vivement à ce même état d'esprit néo-colonialiste. Des collègues formés dans le monde anglo-américain admettaient tout

juste la création de quelques cours de langue française, repoussant avec indignation toute idée de création d'un cursus à part entière en Langue et Littérature Françaises ou à plus forte raison d'un Département autonome d'Études Françaises. Il a fallu une décennie d'efforts incessants, parfois pénibles, de ma part, et au fur et à mesure de la part de mes collègues aussi, afin de parvenir à créer d'abord un programme complet de quatre années d'études puis un Département d'Études Françaises en 2004, avec les cycles de Mastère et de Doctorat, département qui compte actuellement 9 enseignants-chercheurs et deux formateurs de langue. Un Département, Madame la Présidente, qui est fier de la collaboration très fructueuse instituée avec votre Université et avec mes collègues du Département de Grec Moderne en particulier.

Madame la Présidente, Chers collègues de l'université Paul Valéry, chers amis,

L'honneur que me fait l'Université Paul-Valéry, une institution scientifique justement respectée de par le monde, en me conférant ce titre par un geste qui m'émeut profondément, est certes un témoignage de reconnaissance, et une distinction pour l'itinéraire d'une vie académique et pour ses réalisations professionnelles. Mais je me hâte d'ajouter que ce mérite ne revient pas à ma seule personne. Beaucoup m'ont soutenu et aidé à me construire, de mes grands-parents et parents, des membres de ma famille, des amis connus et inconnus comme l'étudiant qui porta ma valise, aux collègues et institutions qui m'ont accordé leur confiance. Tout au long de ma vie, plusieurs personnes, par leur encouragements, leur confiance, leur critique et même leur polémique m'ont permis d'aller de l'avant et de repousser les limites de mes possibilités. C'est donc aussi en leur nom que je reçois l'honneur que vous me faites.

Je vous remercie du fond de mon cœur et tiens à vous assurer que notre fructueuse collaboration qui dure depuis une vingtaine d'années déjà ne peut que se consolider davantage. Ma gratitude s'adresse tout particulièrement au Professeur Constantin Angelopoulos qui a préparé le dossier proposant ma candidature et pour sa présentation trop élogieuse de ce soir. Je remercie vivement Madame Elpida Ghazal pour sa diligence aussi efficace que chaleureuse et sa contribution à notre collaboration durant toutes ces années. Je remercie la compagnie de chercheurs et administrateurs du Département pour leur accueil et leur dévouement, et réaffirme enfin à Madame Marie Paule Masson mon indéfectible estime et amitié en réponse reconnaissante à la sienne.

Merci.

